

« Le bourgeois gentilhomme »

Michel Vaïs

Numéro 54, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1990). Compte rendu de [« Le bourgeois gentilhomme »]. *Jeu*, (54), 159–162.

«le bourgeois gentilhomme»

Comédie-ballet de Molière. Mise en scène : Guillermo de Andrea; assistance et régie : Yanick Auer; décor : Claude Goyette; costumes : Dalia Chauveau; éclairages : Claude Accolas; chorégraphies : Catherine Tardif; musique : Lully; direction et coordination musicales : François Sasseville; conception de la bande sonore : François Sasseville; maître d'armes : John Koengen; accessoires : Claude Roberge et Carol Clément. Avec Jacques Basko (élève-danseur, 1^{er} garçon tailleur, danseur turc), Lise Beausoleil (élève-danseuse, une bonne, danseuse turque), Éric Cabana (laquais), Serge Côté (danseur du repas, danseur turc), Gisèle Crépeau (élève-musicienne, chanteuse), Jean Dalmain (le maître de musique), André Dansereau (élève-danseur, danseur turc), Antoine Durand (Cléonte), Sylvie Ferlatte (Nicole), Yvan Gauvin (1^{er} élève-musicien, chanteur), Andrée Lachapelle (Dorimène), Jacques Lavallée (le maître à danser), Marcel Leboeuf (Covielle), Hélène Melançon (une bonne, danseuse du repas, danseuse turque), Denis Mercier (le maître d'armes), André Montmorency (monsieur Jourdain), Geneviève Morency (une bonne, garçon tailleur, danseuse turque), Nadia Paradis (Lucile), Gérard Poirier (Dorante), Marc Poulin (élève-musicien, chanteur), Jean-Louis Roux (le maître de philosophie), François Sasseville (le maître tailleur), Lénie Scoffé (madame Jourdain), Roger Sinha (garçon tailleur, danseur turc), Suzanne Trépanier (élève-danseuse, garçon tailleur, une bonne, danseuse turque) et Yanic Truesdale (laquais). Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 21 novembre au 30 décembre 1989.

un record québécois

C'est la troisième fois que Guillermo de Andrea met en scène cette pièce en deux ans, dans quatre villes différentes et en deux langues. Il y a deux saisons, pour le Trident, André Montmorency avait récolté un succès certain auprès du public en offrant ce qui à mon sens n'était pourtant qu'un monsieur Jourdain fade, totalement écrasé par les autres personnages et éclipsé par une machinerie théâtrale trop voyante, en particulier par les circonvolutions gratuites de la compagnie Danse Partout. Ce spectacle a ensuite été présenté à Ottawa, au Centre national des Arts. L'an dernier, Guillermo de Andrea a repris cette mise en scène (en la retravaillant, je suppose) pour *The Bourgeois Gentleman*, à Toronto, toujours avec Danse Partout. Le spectacle a été présenté au Bluma Appel Theatre, dans une coproduction du Trident et de la Canadian Stage Company. Cette fois-là, je ne sais comment a réagi le public, mais la presse anglo-canadienne l'a plutôt éreinté, avec un Ray Conlogue notant par exemple dans *The Globe and Mail*: «Things which work well in Quebec cannot simply be reproduced in Toronto.» En

fait, si l'on a apprécié le *one man show* de Heath Lamberts dans le rôle-titre et la somptuosité d'une production qui a coûté 480 000\$, on a unanimement regretté tout le reste. Il semble pourtant qu'il y ait eu une bonne différence entre cette deuxième mouture de la mise en scène et la première, que j'avais vue à Québec. Pour toutes ces raisons, je redoutais le pire à l'annonce de cette nouvelle production du T.N.M., même si à l'exception du rôle-titre, la distribution devait être entièrement neuve. C'était compter sans le mûrissement auquel devait parvenir cet acteur exceptionnel qu'est Montmorency qui, au total, avec les supplémentaires du T.N.M., aura joué le rôle cent vingt-sept fois! Soulignons que cela constitue un record pour un acteur québécois : jamais auparavant quelqu'un n'aura endossé aussi souvent un rôle du répertoire classique, même pas Guy Hoffmann dans *le Malade imaginaire*. À mon avis, l'exploit ne peut se comparer qu'à celui de Jean Duceppe avec *la Mort d'un commis-voyageur*.

Donc, j'ai été enchanté! André Montmorency en monsieur Jourdain, sur les épaules de qui repose tout le spectacle mais qui doit paradoxalement éviter le *one man show*, n'est plus ce petit benêt qu'on tourne en bourrique et que j'avais vu tristement s'agiter à Québec. Il campe maintenant un bourgeois espégle et facétieux, qui se fait bien avoir par son entourage, mais sans jamais se départir de son inépuisable bonne humeur. Il est devenu une dupe consentante. Un cocu content. Un bon vivant avant tout, que diable, malgré les tours qu'on ne cesse de lui jouer. Je le verrais très bien se promener toute la journée avec un poisson d'avril épinglé dans le dos. Il est aussi drôle qu'émouvant. Il faut le voir boitiller dans ses beaux souliers neufs, en ôter un au moment le plus inopportun pour découvrir un trou dans son bas, qui lui aère agréablement le gros orteil : nullement gêné, assis par terre dans un îlot de solitude merveilleuse, il rafistole patiemment sa chaussette en nouant un gros fil blanc à la pointe du pied. Le public s'esclaffe, bien sûr, mais le cœur est touché.

Et puis, riche innovation du metteur en scène : Jourdain est devenu un collectionneur. À



Québec, le signe scénique évident de son ascension sociale était la rénovation de sa maison. Tout le monde se cognait sans arrêt sur un escabeau ou dans une grande bâche qui recouvrait des plâtres ou de la peinture fraîche. Outre que cette idée n'était pas neuve (Planchon avait déjà montré *Tartuffe* évoluant avec sa famille, en tenue de nuit, au milieu d'un chantier, dans une mise en scène célèbre de 1974), Guillermo de Andrea avait abusé du procédé consistant à faire enrouler et dérouler ces grandes toiles blanches par les domestiques de Jourdain. Ici, plutôt, l'environnement de notre homme permet au public d'entretenir avec lui un rapport plus personnel et, en prime, d'aller de surprise en surprise.

un jourdain pompier

Car ce parvenu toujours à l'affût des nouveautés collectionne de façon plus ou moins avouée les

objets les plus hétéroclites, les plus monstrueusement pompiers, les plus inattendus qui soient. Voilà un filon qui, utilisé avec imagination mais sans complaisance, s'avère étonnamment fertile. Comme on place aujourd'hui des commandes d'après un catalogue, l'entreprenant monsieur Jourdain se fait livrer à tout instant des statues de tailles diverses, pour s'aligner sur ce qu'il croit être la mode de la cour. Et tant qu'à faire, il s'achète aussi des jouets dont on sent qu'il aurait aimé les posséder enfant. Ce qui nous vaut des tableaux troublants, qui dégagent une profonde tendresse en révélant plusieurs facettes du personnage. Ainsi, à un moment donné, au début d'une scène capitale où Jourdain refuse à Cléonte la main de sa fille sous prétexte qu'il n'est pas gentilhomme, on apporte à notre héros un petit cheval de bois d'à peu près cinquante centimètres de haut, tout enveloppé dans un linge. N'ayant pas remarqué l'objet, dont il attendait

André Montmorency (monsieur Jourdain) et Jean-Louis Roux (le maître de philosophie) dans *le Bourgeois gentilhomme* au T.N.M. Photo : Les Paparazzi.

sans doute la livraison un jour ou l'autre, ou ne pouvant lui accorder tout de suite l'attention qu'il voudrait, Jourdain quitte la salle. À son retour, découvrant le jouet, il laisse deviner son déchirement : veut-il le ranger discrètement ou l'«essayer» un peu? On le sent à cet instant particulièrement vulnérable, préoccupé par les multiples sollicitations liées à sa nouvelle vie. Regard furtif alentour : il lui reste quelques secondes pour jouir de son merveilleux jouet avant d'être appelé ailleurs. D'un geste longtemps réprimé, leste mais quasi cérémonial, il s'assoit un court instant à califourchon sur l'animal. C'est alors seulement qu'on se rend compte (ce fut mon cas!) que ce petit cheval blanc est une copie miniature de la monture chamarrée du Roi Soleil, qui trône dans un immense tableau en arrière-plan. Ainsi, l'image, très riche, évoque à la fois le pauvre garçonnet qui a manqué de petit cheval dans sa tendre enfance, le nouveau collectionneur qui «investit» indistinctement sa fortune dans les grandes oeuvres picturales comme dans les breloques, et le quinquagénaire obsédé par son image qui, ayant découvert sur son

tableau que le cheval blanc chamarré était un signe extérieur de richesse, s'en paie un aussitôt. Ce faisant, il dévoile ce qu'il est profondément : une caricature de noble. Une fois passée cette image dense mais fugace, Jourdain quitte la scène en tirant son cheval à roulettes au bout d'une ficelle, d'un pas de trotte-menu, comme une souris laborieuse un peu dépassée par les événements. Dans ce jeu tout en nuance, de Andrea a trouvé en Montmorency le meilleur complice dont il aurait pu rêver, aussi touchant d'innocence qu'irrésistible dans sa peinture du nouveau riche.

Un autre aspect de la personnalité du bourgeois nous est révélé par son rapport avec sa femme. Petit garçon devant elle, il va jusqu'à lui parler en bébé et coucher sa tête sur son sein pour y trouver du réconfort. Cette image est renforcée lorsque, seul chez lui, Jourdain fait l'ascension d'une statue de femme de trois mètres de haut — sa dernière acquisition — pour aller se pelotonner dans ses bras. C'est endormi là-haut, juché sur une sorte de Pietà, qu'il est surpris par l'ambas-

«Caricature de noble»,
monsieur Jourdain (André
Montmorency) entouré de
ses laquais (Éric Cabana et
Yanic Truesdale).
Photo : Les Paparazzi.



sadeur du Grand Turc, lequel descend littéralement du ciel le long d'une grande corde. Cette scène un brin casse-cou pour les deux acteurs, au sens physique mais davantage au sens esthétique, est un de ces beaux risques que prend le metteur en scène, et qui à la représentation démontrent leur efficacité.

En dehors de l'interprète principal, si Andrée Lachapelle composait une Dorimène somptueuse dans sa robe démesurément volumineuse, si Gérard Poirier en Dorante, véritable modèle «réel» pour Jourdain, offrait un personnage d'une élégance naturelle et d'un manque total de scrupule et si Lénie Scoffié campait une madame Jourdain aussi humaine qu'autoritaire, il y avait bien quelques bémols dans cette production du T.N.M. Ainsi, la servante Nicole était jouée par une Sylvie Ferlatte qui, malheureusement, ne sait pas rire. Et la redoutable scène 2 de l'acte III (comme celle de la tzigane dans *les Fourberies de Scapin*) ne saurait passer avec un faux rire en guise de fou rire. Par ailleurs, Antoine Durand manquait cruellement de tonus en Cléonte; quant au professeur de philosophie que composait Jean-Louis Roux, on le comprenait mal à cause de son accent prononcé. En revanche, la sobriété du décor nu mettait en relief autant les accessoires et les costumes éclatants que Jourdain lui-même qui, une fois sacré mamamouchi, finissait accroché à une lucarne, à plusieurs mètres du sol, comme revenu d'un rêve extraordinaire. Les nombreux numéros de danse (où Danse Partout brillait heureusement par son absence) et de chant, jusqu'à la grande turquerie, soutenaient magnifiquement l'intérêt et rendaient justice au texte de Molière sans écraser le personnage central, auquel je suis resté constamment attaché, comme par un fil magique.

michel vaïs

«variations 6 objets expérimentaux»

L'Interview. Texte et mise en scène : Robert Gravel. Avec Renée Cossette, Vincent Graton, Alexis Martin, Jean-Pierre Ronfard et Pascale Montpetit. *Le temps qui court.* Texte et mise en scène : Jean-Pierre Ronfard. Avec Roger Léger. *Côtelettes de porc à la sauce aux herbes.* Texte et mise en scène : Vincent Graton. Avec Renée Cossette, Vincent Graton, Robert Gravel, Alexis Martin, Pascale Montpetit et Luc Proulx. *Le Couteau.* Texte et mise en scène : Alexis Martin; scénographie : Daniel Brière. Avec Robert Gravel et Jean-Pierre Ronfard. *Question de point de vue.* Texte, scénographie et mise en scène : Roger Léger. Voix : Renée Cossette. Avec Luc Proulx et Roger Léger. *Alca jacta est.* Texte et mise en scène : Renée Cossette. Avec France Arbour, Ruth Arseneault, Nefertari Belizaire, Renée Cossette, Robert Gravel, Vincent Graton, O'Neil Langlois, Roger Léger, Alexis Martin, Pascale Montpetit, Luc Proulx et Jean-Pierre Ronfard. Une production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace libre les 22, 23 et 24 novembre et du 28 novembre au 16 décembre 1989.

la méthode des variations concomitantes

Six membres du Nouveau Théâtre Expérimental (seule Anne-Marie Provencher manque à l'appel¹) proposent six «objets expérimentaux sur le mode d'une variation autour de ce thème commun : «Concevez ce qu'est pour vous un spectacle expérimental...» Renée Cossette, Vincent Graton, Robert Gravel, Roger Léger, Alexis Martin et Jean-Pierre Ronfard se sont donc donné pour tâche de réfléchir sur leur propre pratique théâtrale, entreprendre toujours délicate, puisqu'elle oblige le créateur à se mouvoir dans une sorte de tautologie (la conception que vous vous faites du théâtre expérimental est-elle expérimentale?), mais stimulante, puisqu'elle le somme de prendre distance, de briser l'anneau du thème (et le sceau de l'étiquette) afin de se ménager un espace qui lui permette de se dissocier du sujet pour pouvoir le transformer en objet de spectacle et de communication. Juxtaposées, les six créations individuelles ont finalement composé un spectacle remarquable d'intelligence, suscitant toute une panoplie d'émotions et d'interrogations diverses, ouvrant mille et une voies à explorer pour les spectateurs comme pour les comédiens eux-mêmes.

1. La comédienne est cette année en sabbatique. N.d.l.r.